L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(CINQUANTE-QUATRIEME ANNEE)

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — IX. Temps de l'Epiphanie : La lumière de Dieu, 5. — X. 2e Dimanche après l'Epiphanie : La Sainte Famille, 5. — XI. 3e Dimanche : La Providence, pourvoyeuse de paix, 7.
Notre-Dame de toute l'année. — I. N.-D. de Pontmain (17 janvier) : L'apparition, son message, son actualité, 9.
Pour le Mois de la Sainte Enfance. — I. Le Nom de Jésus, 11.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XXIX. Pénitence et Rédemption, 12.
Allocutions pour des Funérailles. — II. Décédé le..., 14.
En lisant. — Message de S. S. Pie XII : Quelques dangers de l' « esprit technique », 16.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

IX

Temps de l'Epiphanie

LA LUMIÈRE DE DIEU

O Dieu qui avez révélé en ce jour votre Fils unique en les guidant vers une étoile,
soyez-nous propice :
A présent, nous vous connaissons par la Foi : conduisez-nous à la contemplation de votre Majesté dans la Gloire.

En bref : **Comme les Mages, guidez-nous jusqu'à Vous.**

I. — *Dieu garde vers lui les âmes de bonne volonté*

1° **Nécessité d'une direction attentive.** L'alpiniste a besoin d'un guide expérimenté pour atteindre le sommet du Mont Blanc. L'aviateur, dans le brouillard, doit être « téléguidé ». Pour atteindre « Celui qui habite une lumière inaccessible », il faut à tout homme une « grâce et prévenante et adjuvante ».

2° **Direction appropriée.** Aux bergers, qui connaissent par la Bible l'existence des Anges, c'est par des esprits célestes que Dieu révèle la naissance du Sauveur attendu par Israël et qu'il précise l'endroit (une étable !) où vient de naître l'Emmanuel. Aux Mages qui sont, dit la tradition, versés dans l'astronomie, c'est par l'éclat ou la marche d'un astre insolite qu'il les amène jusqu'à lui.

Il parle à chacun son langage propre. **C'est une loi** qui se vérifie toujours dans l'histoire si riche et si diverse des convertis, attirés au Christ et à l'Eglise par des considérations en rapport avec leurs études, leurs aspirations, etc. Voyez Bourget, Huysmans, Lotte, Psichari... « **Tout est grâce** », écrit Bernanos.

II. — *La manifestation de Dieu se fait, ici-bas, dans l'obscurité de la foi*

Les bergers n'ont vu, comme les Mages, qu'un poupon vêtu de langes, ou un bébé porté par sa mère... Marie a-t-elle été favorisée de véritables visions mystiques où transparaissait l'éclat de ce Verbe, « resplendissement de la gloire » de son Père ? C'est très possible... A coup sûr, ce n'était pas son pain quotidien. Quant à S. Joseph, privilégié entre tous, il a dû percevoir beaucoup plus les gaucheries de l'apprenti charpentier que les irradiations de la Sagesse. L'un comme l'autre ont été habituellement, comme nous, **sous le régime de la Foi,** vision obscure. Il en est de même pour les apôtres.

Donc, ici-bas, et fussions-nous favorisés des grâces mystiques les plus élevées, notre marche à l'étoile est une marche dans la nuit, qui requiert beaucoup d'esprit de sacrifice, beaucoup de loyauté; le tout soutenu par l'ardeur des désirs et par la patience dans la recherche.

III. — *La vision face à face dans la gloire*

« Nous attendons dans la patience » (Rom., VIII, 25). Telle est donc notre condition de « viatores », figurée par le cheminement des Mages. Mais, comme le fait observer S. Paul, « il ne nous manque aucun don de la grâce », dans notre attente de la manifestation. Si nous sommes condamnés à ne voir que « dans le miroir d'une façon confuse » (I Cor., XIII, 12), n'avons-nous pas les « arrhes de l'Esprit » (Eph., I, 14). La Foi est « vision commencée », selon l'heureuse expression de S. Thomas.

Cette ébauche peut d'ailleurs donner, dès ici-bas, un aperçu des splendeurs qui nous attendent. Demandez aux témoins de la Transfiguration, aux grands mystiques, dont la nuit fut éblouie par de brèves fulgurations de la Lumière de Dieu. Mais vous-même, n'avez-vous pas ces dons du Saint-Esprit : Science, Intelligence, Sagesse, qui, même à l'état rudimentaire, vous donnent un sens de Dieu délicat et sûr. N'est-ce pas déjà une sorte de vision réconfortante de Dieu ? N'y a-t-il pas des jours où, tout illuminisme mis à part, Dieu vous est comme « **sensible au cœur** ».

* *

Soyez des âmes de désir et de loyauté et Dieu vous guidera jusqu'à sa Gloire. Soyez des apôtres, c.-à-d. des « témoins de la lumière », pour attirer à son rayonnement vos frères qui l'ignorent ou la dédaignent.

X

3e Dimanche après l'Epiphanie

LA SAINTE FAMILLE

Seigneur Jésus, qui, soumis à Marie et à Joseph, avez consacré la vie domestique par des vertus ineffables,

faites que, avec le secours de l'un et de l'autre, nous soyons instruits par l'exemple de la Sainte Famille et que nous obtenions de partager son sort éternel.

En bref : Seigneur Jésus, aidez-nous à imiter et à rejoindre votre Sainte Famille.

Dans ce temps de l'Epiphanie, si proche encore de Noël, adorons Jésus dans le doux nid de Nazareth et en compagnie de Marie et de Joseph. Voilà la **famille idéale,** dont les exemples sont nécessaires à une époque où l'institution familiale est si menacée dans sa pureté et dans sa fécondité. Adorons cette soumission de Jésus, qui confère à la famille une dignité toute divine et inspirons-nous des vertus qui fleurissent à Nazareth.

I. — *La soumission de Jésus*

On reste confondu devant ce mystère. Le Verbe incarné, obéir ? Non seulement à celle qui fut « l'épouse de l'Esprit-Saint », mais à Joseph, le pourvoyeur de sa subsistance d'enfant, le garant, garant légal de ses origines davidiques ? La réponse est simple : « l'amour fait de ces choses ».

Il a voulu dépendre, comme dépend tout fils d'homme, pour réaliser et sa nature corporelle et ses facultés spirituelles. Sans doute, l'âme de Jésus appartient à la Personne du Verbe, et reçoit d'elle directement toute sa perfection. Elle voit Dieu face à face dès qu'elle est unie à son corps. Elle possède, en vertu de cette union vraiment ineffable, et la **science infuse** et la **liberté la plus absolue.** Elle fut soustraite à ces mouvements qui nous entraînent à pécher. Elle fut douée d'une sainteté qui dépassait en éclat celle des plus grands saints, cela dès le départ.

Pourtant, le Christ a voulu être « en **tout** semblable à nous, hormis le péché ». Ce qu'il savait, il a voulu le conquérir, par son expérience tâtonnante de fils d'homme. « Sa vie a consisté en ceci : vivre humainement sa divinité, amener la réalité divine avec tout son sens jusque dans sa conscience humaine, brancher sa volonté sur la puissance divine, pratiquer (...) l'amour éternel avec son cœur de chair ; verser la plénitude infinie de la divinité dans sa « forme d'esclave »... **Toutes ses paroles, toutes ses actions exprimaient en même temps cette conquête de lui-même, de sa divinité par son humanité** »[1].

Par là, il rentrait, tout Dieu qu'il était, dans la condition commune, mais pour la sanctifier, il retombait sous la loi commune, qui livre l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, à l'action éducatrice de ses parents. Avant même que l'âme individuelle des enfants d'Adam fût rétablie dans la familiarité divine par la Passion et la Résurrection, la Sainte Famille était « consacrée » ; la paternité selon la chair, comme la maternité était relevée à un niveau divin, puisque tout y était centré sur l'Homme-Dieu.

Il a mis trente ans à cette œuvre qui devait être la rédemption de la famille. Trente ans d'obscurité et de silence. Une seule fois, le voile s'est déchiré ; c'est au jour où Marie le retrouva au Temple, tout « aux affaires de son Père céleste ». Ce n'est qu'un éclair, comme celui de la Transfiguration, mais dont la fulguration suffit à donner toute leur portée aux longues années d'apprentissage de sa f nction humaine, **sous la responsabilité de Marie et de Joseph.**

Voilà donc, enfin, pourquoi il fut, si longtemps, étroitement soumis à ses parents. « Tout fils de Dieu qu'il était, il apprit par ce qu'il souffrit ce que c'est que d'obéir » (Heb., V, 8). Plus que jamais, nous avons besoin, dans ces temps d'individualisme exaspéré, de nous assimiler ces hautes leçons.

II. — *Cette soumission consacre la famille*

C'est le mot que nous recueillons dans notre Collecte. Approfondissons-le.

1. — **La famille a grand besoin de cette consécration.** Elle est en déliquescence : elle est dévorée par le chancre **du divorce,** qui lui ravit la stabilité nécessaire à l'œuvre éducatrice ; **l'égoïsme** qui, dans trop de foyers, même chrétiens, devient la règle, **affaiblit dangereusement le sens de l'autorité.** Les parents n'osent ou ne veulent plus l'exercer. Il faudrait qu'ils soient toujours penchés sur leurs enfants, pour suivre leur développement moral, surprendre les manifestations de ces tendances fâcheuses qui se trahissent de si bonne heure. Il faudrait, patiemment, redresser, corriger, façonner un caractère qui n'est pas donné tout fait et qui ne s'accomplira pas tout seul dans la maîtrise des instincts. Cela est lassant. On se contente de crier, de souffleter le petit être quand, maussade ou trop bruyant, il gêne la tranquillité des « grandes personnes ». Gestes de défensive maladroite, qui risquent de fausser une conscience, car ils attachent plus de gravité à une simple maladresse, à une étourderie qu'à de véritables fautes.

2. — **Comment Jésus consacre la famille.** Au sens courant, consacrer c'est « revêtir d'un caractère durable ». Ex. : consacrer un usage. Mais **Dieu seul dure.** Donc, pas d'autre consécration que celle qui revêt personne ou chose d'un **caractère sacré,** c.-à-d. **religieux.** Et, en remontant encore, la meilleure manière de communiquer ce caractère sacré, c'est de vouer personne ou chose **au service de Dieu.** Nous y voilà.

Jésus consacre la famille en élevant ses fonctions jusqu'au divin. Puisqu'il se soumet à la loi de la croissance humaine, il réquisitionne la famille pour diriger sa croissance. Il daigne avoir besoin de l'éducation d'un père et d'une mère. A Nazareth, vous saisirez sur le vif **le fonctionnement d'une famille-type. Joseph, gagnant à la sueur de son front le pain de Marie et de Jésus, et, quand le divin enfant en a l'âge, l'initiant à l'humble métier de charpentier. Marie, tenant le logis, préparant les repas, filant et tissant à même sur un métier rudimentaire cette robe sans couture que les soldats de Pilate tireront au sort.**

Et lui, Jésus, que fait-il ? Il **obéit.** Il ne fait rien que ses parents ne lui aient permis ou commandé. Il obéit si ponctuellement que, le jour où il reste à Jérusalem, les pauvres parents en sont forts inquiets. Non sans doute qu'ils craignent quelque aventure romanesque : on va en groupe. Il est certainement en sécurité ! Mais il a échappé à la surveillance de ses parents. Cela est autrement grave. De lui surtout, l'enfant parfait. Ne sentez-vous pas le reproche percer sous l'inquiétude de Marie : « Mon fils, pourquoi as-tu fait cela ? »

Tous ces « travaux ennuyeux et faciles », cette vigilance de tous les instants, ces tendres soucis sont autant de moyens de conduire par degré l'enfant-Dieu vers la conquête de lui-même. Voilà une famille **qui ne vit que pour Dieu** et dont la raison d'être est « d'amener la réalité jusque dans la conscience humaine de Jésus ». **Famille consacrée,** au sens le plus fort du mot.

Mais, en elle, c'est toute famille qui est consacrée. Car tout foyer que Dieu allume, en bénis-

[1] R. Guardini, *Le Seigneur*, I, 26.

sant l'amour du jeune homme et de la jeune fille, est comme l'**atelier** où, par la coopération des parents il achève la création de cette chose sacrée qu'est une personne humaine. Cette personne-là, en effet, est destinée à voir face à face le Père céleste, son Fils unique, et l'Esprit-Saint. Cette personne-là est **unie** à Dieu par la grâce du baptême.

Tout l'effort d'éducation est donc orienté, comme celui de Marie et de Joseph. vers l'épanouissement de la réalité divine dans la conscience et dans la vie de l'enfant. Sans doute, la portée d'un tel effort n'est pas la même que dans **le cas de Jésus. Il n'y a qu'un rédempteur** ; et, en un sens, l'office de Marie, l'unique Vierge-mère, dépasse très sensiblement le vôtre, mères de famille. Mais, de vrai, vos enfants ne sont-ils pas **d'autres Jésus ?** Tout votre effort d'éducation est orienté vers une série de destinées divines, et, par cette orientation, tout cela est éminemment sacré. Vous en doutez-vous ?

III. — *Comment toute famille doit se modeler sur celle de Jésus*

L'Evangile nous fait demander au Christ de nous aider par l'intercession de Marie et de Joseph, à imiter leurs exemples. Cela revient à **reproduire les vertus** dont vécut la Sainte Famille.

1. — Dans la Sainte Famille on respecte la **hiérarchie de la société familiale.** Au père revient la **fermeté dans le commandement,** le **courage** pour assumer ses responsabilités. A la mère, le dévouement le plus tendre et le plus désintéressé. A tous deux, le **support** et la **concorde** mutuels afin de s'entraider dans l'œuvre divine de l'éducation qui doit mettre sur le chemin du ciel, et les conjoints (ils sont faits l'un pour l'autre), et les enfants, auxquels les parents sont, de par l'institution même du mariage, dédiés et consacrés.

2. — Cela suppose abnégation, humilité, mansuétude et longanimité. Savoir se pardonner entre époux, et pardonner aux enfants, même quand ils appellent de sévères réprimandes. Savoir tenir le juste milieu entre une sévérité intransigeante qui découragerait ces petits, si impressionnables et l'indulgence outrée, qui les trahirait.

3. — Par dessus tout, la Foi, qui, seule, éclaire sur le rôle surnaturel de l'institution familiale, l'Espérance de partager là-haut le sort de la Sainte Famille (c'est le souhait final que l'Eglise vous met aujourd'hui sur les lèvres), enfin la Charité, qui surélève l'amour conjugal au-dessus de la sensualité et de la tendresse pour l'enfant qui, trop souvent, dégénère en idolâtrie. La charité, « lien parfait » qui, seule, maintient la concorde en famille, arrache aux égoïsmes individuels les sacrifices nécessaires et soutient tous et chacun dans l'exercice de toutes les vertus exigées par la fonction familiale.

* *

La famille a besoin de Dieu pour remplir son rôle. Dieu à la base, garant de la stabilité du foyer, Dieu intimement mêlé à la vie familiale, Dieu au terme, but suprême et récompense des efforts de tous ceux qui peinent ensemble au foyer terrestre, pour atteindre un jour le grand foyer céleste où nous vivrons dans la société du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

XI

4e Dimanche après l'Epiphanie

LA PROVIDENCE POURVOYEUSE DE PAIX

O Dieu qui gouvernez le Ciel et la terre,
Dieu clément, écoutez les supplications de votre peuple :
Accordez la paix à notre temps si agité.

En bref : **Père tout-puissant, accordez-nous la paix.**

La liturgie a voulu établir une liaison entre l'évangile que nous venons de lire (La tempête apaisée) et la prière de la Collecte. L'un et l'autre sont bien de saison dans les temps agités que nous vivons. Qu'elle est fragile, cette paix si chèrement achetée. Au fait, est-ce vraiment une paix ? Les hommes d'Etat, sans doute, s'efforcent de conjurer l'incendie. Y parviendront-ils ? Il est tout naturel de **nous tourner vers Dieu,** comme les apôtres, ballottés sur le lac, et de lui crier : « Seigneur, qui tenez tous les cœurs dans votre main, vous seul pouvez apaiser la tempête qui menace notre monde. »

D'où ces deux thèmes : la Providence infaillible et secourable ; l'appel à la paix de Dieu.

I. — *La foi dans la Providence*

1. — **La Providence est souveraine.** Quand nous l'évoquons, nous pensons d'abord à cette **sagesse** infaillible qui, de toute éternité, a conçu l'Univers, en a prévu, dans le dernier détail, et les événements et leur ordre, ensuite nous envisageons cette **volonté** toute-puissante, qui, dans un acte unique, appelle à l'existence tous les êtres créés et les conserve à leur place à travers la durée totale.

Mais n'imaginons pas la Providence divine à l'image de quelque génial architecte qui a jeté les plans d'un palais, et laisse le détail de l'exécution à toute une hiérarchie de collaborateurs. Sans doute, Dieu, cause suprême, agit par les causes créées. Mais pas un être dans l'univers, pas un mouvement de cette immense machine qui échappe à sa vue et qu'il ne **continue de créer** au cours de son existence éphémère.

a) Levez les yeux **vers le ciel étoilé.** Ces points d'or sont autant de mondes gigantesques, en nombre infini, si éloignés de nous que certains d'entre eux, depuis les milliards d'années qu'ils existent n'ont pu encore faire parvenir le message de leur lumière (or a lumière parcourt 300.000 km. à la seconde !). Dieu voit tous ces mondes, leur éclat, leur course vertigineuse à travers les espaces, et il **n'est pas un de leurs mouvements** qui n'ait en lui son origine et sa cause.

b) Parcourez toutes les contrées de la terre. Pas un vivant qui ne tienne de Dieu son existence, seconde par seconde ; pas un repaire si reculé où ne pénètre son regard à qui rien n'échappe. Pas un passereau à qui il ne procure la nourriture. Pas une fleur des champs dont il n'ait taillé et ajusté la rutilante parure. Et la théorie de l' « Evolution » dont en fait la loi suprême de la vie, n'est, à tout prendre, qu'une vie tronquée de la Providence.

c) Enfin songez aux hommes qui, depuis le premier couple, se sont agités sur le globe. Ce composé de matière et d'esprit, de divin et d'humain, est vraiment un chef-d'œuvre de la Providence. Aussi veille-t-elle sur lui avec une particulière dilection. Dieu ne nous meut pas moins que l'astre ou le roseau, mais autrement : **il respecte notre liberté** jusqu'à souffrir le péché. Dieu le veut-il ? Que non point ! Il le **permet,** car le péché même contribue à l'ordre universel, puisqu'il tire de ce

mal qu'il n'a pas voulu, le bien qu'il veut infailliblement. Un exemple : voyez l'abominable péché des Juifs, qui tuent le Fils de Dieu. S'il ne l'avait pas permis, il n'aurait pu assurer notre rédemption par le sacrifice de la croix.

2. — **La Providence divine est infiniment secourable.** a) Comment douter que la Providence ne veille sur nous avec une sollicitude maternelle ? « Ne valez-vous pas plus que le passereau ? » Si Dieu donne, même à ceux qui le bafouent et le nient, « sa pluie et son soleil », que ne fera-t-il pas pour ceux qu'il aime ? Car il y a une hiérarchie de l'amour :

Les yeux de Iahwé sont sur les justes,
Ses oreilles sont attentives à leurs cris (Ps. 32, 16).

S'ensuit-il qu'il multiplie les prodiges pour les tirer de l'abîme creusé sous leurs pas par les méchants ou par leur propre imprudence ? Où serait alors la liberté ? Dieu joue franchement le jeu. Il y aurait comme une gigantesque tricherie, s'il soustrayait ses fils à l'épreuve. Il fait mieux : « A ceux qui l'aiment, Dieu fait tout tourner à bien » (Rom., VIII, 28). Là est le prodige inconcevable de la Providence. Là, son caractère souverainement adorable. **Rien ne lui échappe.** Il tient tout dans sa main. Donc, tremblements de terre, sécheresses persistantes, famines, pestes et guerres sont les ingrédients dont il compose notre bonheur. Il tire le bien du mal ; ce qui, pense S. Augustin, est plus admirable que d'empêcher le mal !

b) S'il a mis dans l'Univers tant de puissance et de sagesse que l'homme n'a qu'à y puiser pour acquérir une intelligence et une efficience que nous ne saurions trop admirer, comment ne réussirait-il pas l'autre partie de son œuvre : la perfection spirituelle de l'homme ; comment ne conduirait-il pas jusqu'à lui, et **le juste**, soutenant son obéissance, et **l'impie** en provoquant, par des moyens dont il a le secret, sa conversion ? Nous ignorons les cheminements de la Bonté infinie, de la Miséricorde inlassable. Il faudra attendre le dernier jour du monde, l'achèvement de la Jérusalem céleste pour juger l'œuvre indéchiffrable de la Providence. Mais nous en savons assez pour nous écrier de toute notre foi :

Goûtez, et voyez comme le Seigneur est bon !
Heureux l'homme qui se réfugie auprès de Lui !

II. — *L'appel à la paix*

C'est pour rendre efficace notre appel à la paix que l'Eglise fait appel à notre foi dans la Providence. C'est auprès d'elle qu'est le refuge dans les tribulations de ce temps, de tout temps, comme elle se plaît à le répéter avant de prier : « **Adjutorium nostrum in nomine Domini** » (Ps. 122, 8) et nous répondons : « Il a fait (et il gouverne) le ciel et la terre ». Aussi ne se lasse-t-elle pas à invoquer ce secours : « **Deus in adjutorium meum intende** » (Ps. 68, 2).

Voilà dans quelles dispositions confiantes nous implorons la paix en cette Collecte, si sobre d'expression, si riche de sens. Mais quelle paix ?

Non pas la paix des hommes. L'histoire est le vaste cimetière des paix humaines, qui ne font, la plupart du temps, que de changer de sens l'injustice régnante et qui, pour cette raison, ne sauraient ni durer, ni pacifier les cœurs. Seul, Dieu, maître souverain de ces cœurs, peut mettre fin à leurs bouillonnements de haine, à leurs désirs de vengeance. C'est une des grandes leçons de la Bible, si opportunément rappelées par Pie XII dans ses messages de Noël.

1. — L'histoire de Caïn ne nous convainc-t-elle pas qu'il n'y a pas de paix dans la violence ? Il n'y en a pas beaucoup plus dans les combinaisons de la politique humaine. Chaque fois que les rois d'Israël et de Juda y eurent recours, en recherchant l'alliance de tel de leurs puissants voisins, — Egypte ou Assyrie , — ils n'ont fait qu'accélérer leur ruine. Les grands prophètes : Isaïe, Jérémie, se sont efforcés, mais en vain, de les en persuader (Is., VIII, 18 ; etc.).

Sans doute, Israël était-il dans des conditions spéciales : c'était une **théocratie** et son vrai Roi, c'était Iahwé. Mais il n'en reste pas moins que, quand un Etat moderne a fait tout ce qui était en lui pour écarter le fléau de la guerre, il n'a rien fait encore. **Car la paix est dans le cœur des hommes,** comme un bien pr mis par Dieu et attendu de son secours.

2. — Le Christ, qui a béni les pacifiques, le Christ qui a pleuré sur sa Patrie parce qu'elle « n'a pas compris le message de paix » (Luc, **XIX**, 41), le Christ n'a pas prétendu donner la paix pour les nations, comme la procure un traité juridique, car « son Royaume n'est pas de ce monde ». Il n'a pas de leçons de politique a donner : ses enseignements débordent, dominent la politique : ils ne la délogent pas de ses positions, que Dieu même a fixées en prescrivant leurs devoirs aux chefs temporels et en leur accordant la sagesse. Mais il met dans les cœurs **ces germes de paix** qui sont le secret de la vraie pacification du monde. « Je v us laisse la paix. Je vous donne **ma** paix ». Et il insiste : « Je ne vous la donne pas comme le monde la donne... »

3. — Qu'est-ce donc que cette paix ? Elle est « la splendeur de l'ordre ». C'est donc une des attributions et un des bienfaits les plus marquants de la Providence. Or l'ordre n'est autre chose que le règne incontesté de l'amour.

a) Si les hommes s'aimaient entre eux, comme Jésus l'a demandé au Père, ils ne se jalouseraient pas. Ils n'entreraient pas en compétition pour un petit tas de boue, pour un monceau d'or, pour quelques pipe-lines de pétrole, moins que cela, pour une question de faux prestige.

b) Et s'ils aimaient Dieu, ils se souviendraient de sa Loi : « Tu ne tueras pas. » Cela est formel. Cela est décisif. Rien ne prévaut contre cette **ordination de la Providence**, qui a confié les hommes les uns aux autres. « Suis-je le gardien de mon frère ? » — Oui ! « Dans la Cité de Dieu, dit S. Augustin, les hommes sont les serviteurs les uns des autres dans la charité ».

4. — C'est ce qu'a fait ressortir Pie XII durant les douloureuses années de la guerre.

a) La guerre n'est que la manifestation d'un désordre plus profond, enseigne-t-il : la déchristianisation du monde, qui entraîne fatalement la prédominance du matérialisme athée, qui vide les âmes de la foi en Dieu et oblitère les consciences. Ce matérialisme, sous ses différentes formes, — impérialiste, capitaliste, prolétarien, — oppose la force à la force : d'un côté, un capitalisme inhumain, de l'autre, un prolétariat haineux, dont la puissance explosive menace jusqu'aux fondements mêmes de la société.

b) Seul un retour à Dieu par le Christ, dans la prière, dans la foi, dans la justice, peut conjurer le péril et rétablir le seul ordre constructif, qui est l'ordre providentiel, où la dignité de la personne soit pleinement assurée, où le rôle assigné par la Providence à la propriété soit pleinement mis en action par l'accession de tous à la propriété ; où les biens créés par le travail de

tous profitent équitablement à tous ; où soient respectées la dignité et les prérogatives du travail ; où chaque nation, où l'ensemble des nations soient organisés **en vue des fins éternelles** par l'union des classes, des professions, des divers Etats enfin, dans le Christ.

En somme la paix dépend de la rechristianisation de tout l'ordre économique, social, politique...

• •

Rendre Dieu aux consciences, tant à celle des dirigeants qu'à celle des dirigés, afin que chacun, à son poste, traduise dans ses actes les grands principes du gouvernement providentiel, voilà le secret de la vraie paix, puisque c'est le seul moyen d'assurer cette **tranquillité de l'ordre**, dont Dieu est le garant suprême. Voilà pourquoi, en nous faisant implorer la paix, l'Eglise évoque la Sagesse et la Puissance divines dont le vrai nom est Providence.

NOTRE-DAME DE TOUTE L'ANNEE *

I

Notre-Dame de Pontmain

(17 janvier)

L'APPARITION. SON MESSAGE. SON ACTUALITÉ

Dans l'Encyclique *Fulgens Corona* pour la célébration du Ier Centenaire de la définition de l'Immaculée Conception, le Souverain Pontife nous invite à prendre notre bâton de pèlerin pour aller honorer et prier la Vierge de nos chers sanctuaires.

Parmi ces sanctuaires célèbres chez nous, Pontmain se trouve, par la date de l'apparition de la Ste Vierge, par sa fête, et par son pèlerinage prendre la tête de ces défilés de l'Année mariale. Gens de la Mayenne et de la Bretagne, catholiques de nos provinces de l'Ouest, vont venir encore plus nombreux à leur traditionnel rendez-vous de janvier. Ne convient-il pas que tous les catholiques français les accompagnent de pensée et de prière, puisqu'il s'agit, peut-on dire, d'une Vierge nationale, de celle qui est venue ranimer l'espérance chez nous aux jours de la défaite ?

Je déroulerai donc sous vos yeux le beau film, apparu sur le ciel de Pontmain ce soir du 17 janvier 1871. Des multiples enseignements de cette apparition de la Vierge à la robe pailletée d'étoiles nous dégagerons la leçon essentielle. Nous verrons combien elle est opportune en cette Année mariale prescrite par Pie XII.

Nous dirons : *l'apparition, son message, son actualité.*

I. — *L'apparition*

J'ai parlé de film. En effet, l'apparition du bourg de Pontmain avec les changements du visage de la Vierge, ces étoiles qui se rassemblent sur sa robe, ces bougies qui s'allument autour de son image, se déroula comme un film sur l'écran de la nuit vite venue de cette journée d'hiver. La Ste Vierge ne parla pas, mais elle fit inscrire son message au-dessous de son apparition.

Donc, ce soir-là, comme chaque jour, les enfants Barbedette, Eugène, 12 ans, et Joseph, 10 ans, s'en vinrent au retour de l'école aider leur père à piler, dans la grange, les ajoncs, pour la ration des chevaux. A une interruption du travail l'aîné des deux s'avança sur le pas du grand portail, simplement pour prendre l'air et regarder dehors.

Surprise et ravissement... A environ 70 pas devant lui, à quelque vingt mètres en l'air, au-dessus de la maison du buraliste qui faisait face à la grange, il aperçoit une grande dame. Elle portait une longue robe bleue indigo, constellée d'étoiles, aux larges manches pendantes. Cette robe lui tombait du cou jusqu'aux pieds sans ceinture à la taille. La Dame avait sur la tête un voile qui lui descendait jusqu'à mi-dos et que couronnait un diadème étrange en forme de toque d'avocat.

Arriva le plus jeune frère Joseph qui vit aussi la belle grande Dame. Mais le papa et la maman appelés ne virent rien. On commanda donc aux enfants de se remettre au travail.

Mais, à chaque moment libre, et l'ouvrage terminé, les enfants se précipitèrent hors la grange. L'apparition était toujours là. Et à la nouvelle, il y eut bientôt autour d'eux une cinquantaine de curieux : les religieuses de l'école, M. le Curé, des voisins, récitant des prières et chantant des cantiques. Et voici que d'autres enfants aperçurent eux aussi la Dame, comme Eugène et Joseph Barbedette. Ainsi, Françoise Richer, qui avait 11 ans, et Jeanne-Marie Lebossé de 9 ans, et Eugène Fréteau et même une petite Boitin, de 2 ans et 1 mois, qui se mit à agiter ses mains innocentes vers la vision en bégayant : « le Jésus ! le Jésus ! » Les autres, les grandes personnes, même les bonnes religieuses et le saint curé, avaient beau scruter le ciel, leurs yeux n'y découvrirent rien.

Pourtant les petits unanimes décrivaient à haute voix le déroulement du film : l'ovale bleu qui se formait autour de l'apparition encadrée de quatre bougies, le visage tour à tour assombri ou souriant de la Dame l'image qui s'agrandissait et tant d'étoiles qui brillaient sur sa robe, que ces petits ruraux parlaient d'une fourmillière. Tout à coup, ils annoncent qu'un large calicot blanc semble tendu au-dessous de l'apparition. Et trois petites phrases s'y inscrivent lentement, jambage après jambage, lettre après lettre que les enfants épellent et à qui déchiffrera le premier : *« Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. »*

L'inscription disparaît. La Vierge incline vers les enfants un crucifix rouge que surmonte le mot « Jésus-Christ ». Une étoile allume les bougies et deux petites croix blan-

* Sous ce titre « *Notre-Dame de toute l'Année* », nous espérons pouvoir donner une ou plusieurs causeries sur les fêtes mariales de chaque mois.

ches succèdent sur les épaules de la Dame au grand crucifix rouge.

Puis lentement un grand voile blanc qui monte dérobe les pieds, le corps, le visage de l'apparition. Il est près de 9 heures. Tout est fini.

II. — *Son message*

Depuis plus de trois quarts de siècle que ces événements se sont écoulés, depuis que les foules viennent là en pèlerinage, depuis qu'on leur raconte et qu'on leur prêche l'apparition, on a scruté le sens de cette venue de la Vierge, la signification de son vêtement si différent de celui de la rue du Bac et de Lourdes, le symbole de ces étoiles, de ce crucifix rouge et des croix blanches, des quatre bougies qui s'allumèrent autour de la Dame. On a donné plus d'un titre à cette Vierge qui ne s'est point nommée, comme elle avait fait à Lourdes et comme elle a fait depuis à Fatima. Comment l'appeler ? Notre-Dame de France. Elle dont l'apparition annonça la fin de la guerre de 1870 ? Notre-Dame des Enfants, elle qui ne se montra qu'à des petits ? Notre-Dame d'Espérance, elle qui annonça qu'enfin le Bon Dieu allait exaucer en peu de temps, les contrées angoissées par l'arrivée des armées ennemies ?... Un peu au-delà de l'endroit de l'apparition, les provinces de l'Ouest préservées de l'invasion en ce début de l'année 1871, ont lancé dans le ciel, au-dessus du vallon de Pontmain, les deux flèches blanches d'une basilique aux proportions d'une cathédrale. Et cette basilique est devenue le centre d'une Archiconfrérie. Cette Archiconfrérie porte le nom de *Notre-Dame de la Prière.*

Et ce double vocable dit bien la leçon dominante de l'apparition, celle qui était non seulement symbolisée dans la tenue de la Vierge, mais encore celle qu'elle a signifiée clairement sur la banderolle blanche déroulée sous ses pieds : *Mais priez, mes enfants...*

Cette consigne de la prière s'exprime même à Pontmain avec une insistance qui frappe. Dans toutes les apparitions précédentes et dont on parlait beaucoup en France : à la rue du Bac, à la Salette, à Lourdes, Marie avait rappelé l'impérieux devoir de la prière. Mais ici, la façon dont est formulé ce rappel dans l'inscription qui se détachait sous l'image de la Vierge, lui donne un ton, un accent, une vigueur qui n'échappèrent pas aux enfants eux-mêmes.

Quelques jours après ces événements, les bonnes religieuses qui dirigeaient l'école de la commune, conduisirent les voyants à leur Maison-Mère de Fougères, la ville bretonne proche de Pontmain. Et la Supérieure crut leur tendre un piège et les embarrasser en leur disant :

— La Sainte Vierge sait le français. Elle n'a pas pu commencer d'écrire par ce mot : ...*Mais.* Cela suppose qu'on réplique à quelqu'un.

Alors, Jeanne-Marie Lebossé — les petites filles sont souvent plus vives que les garçons et elle n'avait pas la langue dans sa poche — répartit d'un bond dans son patois :

— Sœur Vitaline — (Sœur Vitaline était sa maîtresse de classe) — Sœur Vitaline sait pourtant bien le français ; eh bien ! quand elle est lassée de voir qu'on ne travaille point, l'donne un grand coup de pied sur l'estrade, et pis c'dit : *Mais,* étudiez donc, *mais,* étudiez donc...

Marie se serait-elle lassée de voir que nous ne prions pas ?

III. — *Son actualité*

Alors on doit voir l'actualité d'un pèlerinage, par la pensée et par le cœur, à N.-D. de Pontmain. La Vierge apparue aux enfants ce soir du 17 janvier 1871, c'est « N.-D. de la Prière », celle qui a rappelé la nécessité et l'efficacité de la prière. Et au programme des exercices de l'Année mariale c'est aux supplications publiques à la Ste Vierge que le Pape a donné la place prépondérante.

Sans doute Pie XII a demandé, dans *Fulgens Corona,* des instructions qui éclairent plus parfaitement les esprits sur le mystère de l'Immaculée Conception ; il a aussi recommandé les prières aux sanctuaires de Notre-Dame : aux sanctuaires locaux, à Lourdes où s'est manifestée l'Immaculée, à Sainte-Marie-Majeure spécialement pour les Romains; il a bien souligné qu'il ne fallait pas oublier les œuvres de pénitence : prière et pénitence vont de pair et se soutiennent mutuellement. Pourtant c'est à la prière, non seulement à la prière personnelle, mais aux prières publiques, communes, collectives que le Souverain Pontife invite plus longuement les fidèles. On sent qu'il veut déclancher une véritable croisade universelle d'ardentes supplications qui par l'intercession de la Ste Vierge émeuve enfin de pitié le cœur de Dieu.

Le Pape a voulu lui-même fixer les intentions primordiales de ces prières : d'abord la rechristianisation de la Société ; puis les besoins actuels particuliers à chaque âge : la pureté pour la jeunesse, la fidélité et la fécondité des foyers, des derniers jours paisibles pour les vieillards ; ensuite le soulagement des misères ne notre temps, de celles surtout qu'a laissées la guerre ; la paix, la paix pour l'Eglise persécutée et la paix pour le monde toujours en effervescence.

A ces prières communes il a convié tous les chrétiens, même nos frères séparés, orthodoxes et protestants. Les encycliques des Papes ne s'adressent en principe, de par leur libellé même, qu'aux chrétiens en communion avec le Siège Apostolique, c.-à-d. aux catholiques. Mais le Pape de *Fulgens Corona* a voulu que son appel fût entendu aussi des autres chrétiens qui peuvent s'unir dans la prière, comme nous le faisons tous : orthodoxes, protestants, catholiques, pendant l'octave pour l'Unité des Eglises.

Enfin Pie XII, qui nous y avait habitués, et pour l'Année sainte et pour la définition de l'Assomption, a tenu à composer lui-même une prière de circonstance pour l'Année mariale

qui exprime nos sentiments d'admiration et d'allégresse pour le privilège unique de notre Mère et formule les demandes urgentes à adresser à son cœur. Il l'a prononcée solennellement le premier jour de l'ouverture de l'Année mariale à Sainte-Marie-Majeure. Dans toutes les parties du monde on va la dire et la redire avec ardeur et confiance.

Ces directives du Pape ne rejoignent-elles pas le message essentiel de Notre-Dame de Pontmain : *Mais, priez, mes enfants ; Dieu vous exaucera en peu de temps ; Mon Fils se laisse toucher.*

* *

N.-D. de Pontmain est N.-D. de la Prière. Ne pourrions-nous pas remarquer aussi, que parmi les autres titres qu'elle a mérités aussi dans cette manifestation, elle a affirmé encore celui de « Reine de la Paix ». Pontmain a été le prélude et l'annonce de la fin des hostilités de 1870. Alors n'oublions pas que le Pape a détaché à part, comme pour le mettre en relief, cet objet de nos prières : la paix.

« ...Comme n'a pas encore brillé sur les peuples et dans les âmes une paix solide, sincère et tranquille, que tous les fidèles s'efforcent par leurs pieuses prières d'en obtenir l'heureux avènement et l'affermissement définitif ».

Ne sentons-nous pas que nous avons besoin ici qu'intervienne le doigt du Dieu tout-puissant, de ce Dieu « qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires » : depuis bientôt neuf ans qu'ont cessé les combats destructeurs de l'Europe, notes, rencontres, conférences des chefs d'Etat se sont multipliées et les nations restent quand même sur le pied de guerre.

Nous allons aujourd'hui prier N.-D. de Pontmain avec tant de ferveur, non seulement au pays bienheureux de son apparition mais par toute la France, que ces prières, unies à celles de toute la terre pendant l'Année mariale, obtiendront que se réalise enfin le vœu du Père commun des fidèles. « La Bienheureuse Vierge, de même qu'elle donna au monde le Prince de la Paix, unira aujourd'hui les hommes entre eux par les liens de l'amitié sous son patronage et sa protection. »

POUR LE MOIS DE LA SAINTE-ENFANCE

I

LE NOM DE JÉSUS

Le Verbe incarné a plusieurs noms dans l'Ancien et le Nouveau Testament : Emmanuel, Serviteur de Dieu, Prince de la Paix, Fils de l'homme, etc... Dans l'histoire du christianisme, les deux noms les plus employés sont celui de *Jésus* et celui de *Christ,* ou leur accouplement : *Jésus-Christ.* Mais depuis quelques années le nom de Jésus est de moins en moins employé : on ne parle que du Christ. Dans certaines réunions de jeunesse, c'est à se demander si l'on sait encore que le nom propre du Christ est Jésus ; dans certaines revues on peut lire des pages et des pages d'articles où c'est toujours le Christ qui est cité et jamais le nom de Jésus. Et cependant c'est ce nom seul qui fait l'objet d'une fête liturgique : l'intention très nette de l'Eglise est donc que nous l'honorions plus que tout autre. Afin de mieux comprendre cette préférence, nous allons rappeler la différence qui existe entre ces deux mots : le *Christ* et *Jésus.*

I. — *Le Christ*

Parmi les vocables sous lesquels les auteurs de l'Ancien Testament se représentaient le Sauveur à venir, il y en a un qui émergea de plus en plus, au point de synthétiser tous les autres vers le Ier siècle avant notre ère. C'est celui de *Messie.*

Non pas que ce terme soit réservé exclusivement au Verbe incarné : au contraire, il était employé depuis des siècles pour exprimer le personnage qui avait reçu l'*onction* d'huile sacrée qui avait fait de lui un *roi* ou un *Grand-Prêtre.* En effet, le mot *Messie* est tout simplement la transcription française d'un mot hébreu qui signifie l'*Oint.* C'est ainsi que David a été sacré l'Oint du Seigneur.

Or la traduction en grec de ce mot *Oint* ou *Messie* donne le mot *Christ.* Ces trois expressions ont exactement le même sens, et se réfèrent toutes trois à l'emploi de l'huile de la consécration. Ainsi le mot *chrême* (pensez au saint chrême du Jeudi Saint), signifie *huile* et vient de la même racine que *Christ.*

Donc le mot *Christ* n'est pas le nom propre du Sauveur : il exprime proprement sa *fonction* royale et sacerdotale et c'est un fait remarquable que les écrivains sacrés, comme S. Paul, et les textes liturgiques (pensez à *Christe eleison, Per Christum...*) l'emploient dans ce sens. Le Christ évoque pour nous le Fils de Dieu dans sa majesté infinie, dans son office de médiateur, dans son rôle de sanctificateur qui infuse sa vie divine à son Eglise et ramène celle-ci à son Père. Il est donc tout-à-fait légitime d'employer ce terme dans un semblable contexte de gloire et de triomphe.

Mais si l'on veut exprimer une nuance d'intimité et de tendresse, on se rend compte qu'il manque quelque chose à ce terme solennel : il y manque l'adjonction du nom propre de *Jésus,* comme le fait si souvent S. Paul. Et même parfois, c'est ce nom seul de *Jésus* qui est le plus expressif comme on le voit dans l'apôtre S. Jean qui ne se lasse pas de le répéter.

Je pense que vous saisissez la nuance que je veux vous faire comprendre. Pour plus de clarté, permettez-moi une comparaison appropriée. Supposez qu'un visiteur vienne solliciter l'entrevue d'un officier supérieur et ait l'occasion de saluer son épouse. Celle-ci pourra très bien parler de son mari en disant : « Le général... ». Mais lorsqu'elle est en tête-à-tête avec lui, on ne l'imagine guère

lui disant : « Mon général... ». Dans ce cas là, en effet, il ne s'agit pas de réception officielle, mais de relations affectueuses. Elle l'appelle donc alors par son prénom, et c'est toujours ainsi qu'elle parle de lui dans l'intimité familiale.

De même le fidèle qui s'adresse au Christ avec amour et qui parle de lui avec ferveur a spontanément recours au vocable *Jésus.*

II. — *Jésus*

Le nom de Jésus est d'autant plus propre à Notre-Seigneur qu'il lui a été imposé par Dieu lui-même. Vous savez que c'est l'ange qui l'a révélé à la fois à Marie et à Joseph et cela dès le moment de la conception du Sauveur, alors que d'habitude le choix du nom propre n'avait lieu que le jour de la Circoncision des enfants. Et la raison de cette imposition est donnée par l'Evangile : en hébreu, le mot *Jésus* signifie *sauveur.*

Mais indépendamment du sens étymologique de ce mot, — qui existait depuis des siècles et a été porté par vingt-trois personnages bibliques — ce qui nous touche, c'est de savoir que c'est là le nom propre du Verbe incarné. Or le nom propre d'une personne évoque l'individualité même de cette personne, en ce qu'elle a d'incommunicable. Les savants nous révèlent que dans les langues sémitiques le nom propre exprime pour ainsi dire l'essence de la personne, à tel point que prononcer son nom. c'est agir sur elle. Cette conception est évidemment excessive. Mais elle n'est que l'exagération d'un sentiment bien connu de tous temps et sous tous les climats ; dès que nous aimons passionnément une personne, son nom (comme d'ailleurs tout ce qui se rapporte à elle) est transfiguré par notre amour en vertu de ce qu'on appelle le « transfert de sentiments » ; il devient puissamment évocateur de la personne et de tous ses charmes et c'est une joie pour nous de le prononcer.

C'est ce qui se produit pour le nom de Jésus depuis les origines du christianisme : les saints ont rivalisé d'amour et d'enthousiasme pour ce nom béni. Tel S. Paulin de Nole au IVe siècle :

« C'est dans la bouche un nectar, sur la langue un rayon de miel ; c'est une ambroisie vivifiante, un fruit savoureux qu'il est impossible d'abandonner une fois qu'on y a goûté ; douceur pour le cœur, brillante lumière pour les yeux et parole de vie pour les oreilles... »

Tel S. Pierre Chrysologue au Ve siècle :

« C'est ce nom qui rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la marche aux estropiés, la parole aux muets, la vie aux morts... »

Tel encore S. Bernard, dans l'homélie de ce jour au bréviaire ; et l'auteur de ce suave *Jesu dulcis memoria,* capable d'attendrir les cœurs les plus endurcis ; et tant d'autres à tous les siècles de l'Eglise. Des saints et des saintes ont même gravé au canif ou au fer rouge ce nom divin sur leur poitrine. Au Moyen Age les Ordres religieux rivalisèrent dans le culte de ce nom et dans sa propagation. Les Frères-Prêcheurs (Dominicains) fondèrent au XVe siècle la Confrérie du Saint Nom de Jésus et ils la dirigent encore actuellement. Les Franciscains : S. Bonaventure, S. Bernardin de Sienne et beaucoup d'autres, répandirent cette dévotion. Un Ordre du XIVe siècle se distingua tellement par sa ferveur dans ce sens qu'il y gagna son nom de Jésuates.

C'est grâce à la puissance de ce nom que l'Europe fut sauvée le 14 juillet 1456. Le franciscain S. Jean de Capistran prêchait la croisade contre les Turcs. Un jour qu'il célébrait la messe, il reçut l'assurance que par la vertu du nom de Jésus et de la sainte croix, il remporterait la victoire. Dès lors les combattants prononcèrent sans cesse avec ferveur le nom de Jésus et, malgré leur énorme infériorité numérique, ils remportèrent la victoire.

Conclusion

Ce n'est pas aujourd'hui la première fois qu'on néglige d'invoquer le nom de Jésus. Déjà le fondateur des Jésuates, le Bx Jean Colombini de Sienne, s'écriait : « Le nom de Jésus se meurt ». Et c'est par suite d'une action ardente des apôtres que la situation changea. Faisons comme eux : honorons le nom de Jésus ; invoquons-le au moyen de ces nombreuses formules indulgenciées que l'Eglise nous propose, et nous éprouverons, durant notre vie et dans l'éternité, combien le nom de Jésus est suave et puissant [1].

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXXIX

PÉNITENCE ET RÉDEMPTION

Il est bien certain que les sacrements sont tous destinés à nous appliquer les mérites du Christ et les fruits de la Rédemption. Cependant, avec le Baptême, la Pénitence est plus directement orientée vers la délivrance du péché, prélude nécessaire à une vie nouvelle. Le Christ de son côté, dans le mystère de la Rédemption, est bien l'Agneau de Dieu qui efface, qui enlève le péché du monde. Il y a donc entre la Pénitence et la Rédemption une corrélation toute spéciale qu'il convient de mettre en lumière.

I

Les protestants accordent, on le sait, aux mérites de Jésus une efficacité exagérée ; il suffirait d'après eux de se réclamer du Christ pour être sauvé malgré toutes les fautes et tous les crimes, sans repentir sincère ni vraie pénitence. On connaît la formule dans laquelle on a cru pouvoir résumer la doctrine de Luther : « Pèche tant que tu voudras, pourvu que ta foi soit plus grande que tes péchés ». Il y a là une double erreur : d'a-

[1] Sur le Nom de Jésus, voir le n° spécial de la *Vie Spirituelle*, janvier 1952.

bord Dieu ne pardonne qu'au pécheur qui vraiment se repent ; ensuite le pardon de Dieu est autre chose qu'un manteau qui recouvrirait nos péchés sans les détruire, qu'une protection du coupable qui ressemblerait à une complicité ; c'est un renouvellement intérieur, une résurrection.

Par contre, hélas ! il semble que les catholiques manquent de foi en la Rédemption ; ou du moins chez beaucoup c'est une foi morte et stérile. Sans doute ils admettent que le Christ a vécu et qu'il est mort, chargé de nos fautes, pour les expier ; mais ils ne vont pas jusqu'à cette foi personnelle si je puis dire et pratique qui penserait : le Christ est mort pour mes péchés, il a versé telle goutte de sang pour moi, pour laver mes propres souillures ; je ne puis laisser inutile un tel geste de dévouement et d'amour ; il me faut rejeter le fardeau de mes fautes et me libérer en m'appliquant les mérites du Christ par la Pénitence.

Et ce manque de foi s'accompagne d'un manque de confiance. Car, à moins d'une perversité particulière, le péché doit inspirer une répugnance, une honte, un regret ; si des écarts de conduite sont possibles même chez les meilleurs, la conscience dans le calme revenu, parle à l'âme et condamne la faute; pour faire taire cette conscience, il faut un certain nombre de péchés, et une mauvaise volonté notoire ; en attendant, le pécheur traîne péniblement son fardeau.

Et alors, si vraiment il avait confiance dans le Christ comme un malade en son médecin ; s'il avait confiance que le Christ est mort pour ces mêmes fautes, que le Christ l'accueillera avec bonté, avec amour, que le pardon du prêtre lui rendra avec l'innocence première, la paix de l'âme et la joie du cœur et l'amitié divine, hésiterait-il un instant à aller se confesser ? Judas a douté du Christ, de son pardon, de son amour et il est allé se pendre !

A l'inverse Pierre a avoué et pleuré sa faute ; et par la triple affirmation d'amour qu'il lui a demandée, Jésus lui a fait réparer son triple reniement et il l'a confirmé dans ses pouvoirs de chef de l'Eglise. Quel beau geste aussi que celui d'un homme, qui, simplement et loyalement, vient exposer au prêtre, derrière qui il voit le Christ, les misères de son âme ; geste d'admirable confiance qui fait honneur à la fois à l'amour de Jésus, et à la foi du pénitent.

Je pense à un malade qui aurait pour intime ami un docteur en renom. Hésiterait-il un seul instant à mettre à profit, pour sa santé et sa sécurité, la compétence jointe au dévouement de son ami ?

Tout au lonp de l'Evangile, nous voyons Jésus préoccupé d'inspirer au pécheur cette confiance absolue dans son amitié : fréquentation des pécheurs, et pardon généreux, paraboles du bon pasteur, de la drachme perdue, de l'enfant prodigue, réponses cinglantes aux pharisiens qui s'indignent, tout concourt à ramener vers ce divin berger toutes les brebis égarées.

Comment peut-on dire, en toute sincérité : « Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde », si on demeure écrasé par le fardeau de ses péchés, sans aller se confesser ?

II

Mais si le sacrement de Pénitence suppose et exige la confiance et donc l'espérance, en retour il nourrit et fortifie cette vertu. Tout d'abord une confession simple et loyale est, je viens de le dire, un geste de confiance ; or c'est par des actes répétés que croissent les vertus.

On sait l'histoire de cet homme venu voir le S. Curé d'Ars pour lui poser de multiples objections ; ayant cédé à l'injonction du saint prêtre et confessé ses péchés, en se relevant il n'avait plus d'objections ; elles s'étaient évanouies. Evénement psychologique facile à comprendre : le pécheur impénitent, et cependant poursuivi par le remords, cherche à faire taire le reproche de sa conscience, est à l'affût des objections et s'y accroche volontiers. Que disparaisse son péché par une bonne confession et il n'a plus besoin de ces mensonges pour endormir son inquiétude dissipée et remplacée par la paix.

Cette paix de l'âme retrouvée, peut-on en faire l'expérience sans avoir une confiance accrue dans l'efficacité des mérites de Jésus, dans la bienfaisance de son amitié ? Il n'est que de s'appliquer les mérites du Christ, pour en ressentir la richesse.

Par ailleurs l'amitié est un échange où tous deux s'enrichissent ; et ici, dans le pardon, le pécheur repentant boit à longs traits à la source d'eau vive qui coule du cœur de Jésus, qui jaillit de la Rédemption ; lui aussi, comme l'Eglise, il peut chanter l'heureuse faute qui lui fait expérimenter un tel sauveur et un tel pardon ! Et du côté de Jésus, il y a cette joie annoncée, causée par le pécheur qui fait pénitence, plus grande que celle provoquée par cent justes qui n'ont pas besoin de pénitence ! Le cœur de Jésus, dans ses confidences à Ste Marguerite-Marie, nous laisse clairement entendre que ce qui l'afflige c'est l'indifférence d'un si grand nombre, le mépris de son amour et de sa Rédemption.

En vérité y a-t-il, à côté du cœur-à-cœur de la Communion, un moyen plus efficace de créer entre l'âme et Jésus une profonde amitié, que la confession toute de simplicité et de confiance ? Grâces soient rendues à Dieu qui sait tirer le bien du mal, qui nous permet d'utiliser nos fautes de faiblesse pour entrer davantage dans son intimité, dans son amitié !

Il convient d'ajouter que le sacrement de Pénitence ne regarde pas seulement le passé mais aussi l'avenir ; s'il est vrai que l'absolution n'abolit pas nos mauvaises habitudes et ne détruit pas nos défauts, elle apporte cependant des grâces de choix pour éclairer la conscience, aider nos résolutions, seconder nos efforts pour nous corriger. Voilà encore

une source de confiance ; c'est quand il se sent mieux et bien soigné qu'un malade retrouve l'espoir de guérir.

Il est enfin un point particulier sur lequel il est bon de nous arrêter, et c'est la reviviscence des mérites ; qu'est-ce à dire ? Quand une âme de baptisé a eu le malheur de commettre un péché mortel, elle a perdu la grâce sanctifiante et l'amitié divine qui faisait de Dieu son hôte ; elle se trouve en état de damnation éternelle à moins de contrition parfaite ou de confession ; elle a du même coup perdu tous ses mérites antérieurs, elle est retombée dans une grande pauvreté spirituelle.

Mais voici qu'elle implore son pardon avec la sincérité dans l'aveu et la contrition nécessaire. Dieu lui rend son amitié et de nouveau fait en elle sa demeure. Mais va-t-elle, dans l'œuvre de sa sanctification, repartir de zéro ? Avouons que Dieu aurait pu disposer ainsi les choses ; libéral dans son pardon, rouvrant largement son cœur et sa maison à l'enfant prodigue, il aurait pu se contenter de cela ; aussi bien, dans la parabole de 'Evangile, l'enfant ruiné ne demandait pas à être rétabli en des droits aliénés, mais il implorait seulement une place de domestique et de manger à sa faim. On sait qu'il fut habillé de neuf, et que le père lui passa au doigt un anneau d'or, et lui fit comprendre qu'il était toujours son fils.

Ainsi l'âme pardonnée, purifiée, retrouve non seulement ses prérogatives antérieures mais encore tous ses mérites perdus. Quelle consolation et quel motif de joie et d'espérance. Et il y a plus encore. Imaginons en effet un chrétien aux prises avec des passions violentes ou des habitudes tenaces qui le font, en dépit de sa bonne volonté et de ses efforts, retomber dans des fautes graves ; il peut naturellement se confesser s'il a un vrai repentir et une ferme volonté de se corriger ; mais il pourrait se décourager à la longue, et finalement se dire : à quoi bon tant de luttes puisque c'est pour aboutir aux mêmes faiblesses ?

Mais s'il arrive à bien comprendre que tout effort accompli en état de grâce enrichit son âme ; et que cet acquit est retrouvé intact dans le pardon ; et qu'un acte de contrition parfaite peut, en attendant la confession, le réconcilier avec Dieu, il n'aura plus de raison de se décourager ; le chemin qui le mène vers Dieu sera sinueux peut-être, à l'image de ces lacets qui montent lentement vers les cimes, mais il saura qu'il avance de jour en jour ; et qu'avec le sacrement de Pénitence il peut progresser presque inlassablement.

* *

Que la foi baisse dans beaucoup d'âmes c'est une évidente constatation. Que la charité soit peu ardente en bien des cœurs, c'est encore une triste réalité. Mais on en vient à se demander si ce n'est pas l'espérance qui manque le plus à notre siècle, asoiffé d'argent, de plaisir ou blasé ? Faut-il s'en étonner alors que la Rédemption est si méconnue ou méprisée ? Dans la mesure où les âmes reviendront à cette source d'eau vive qu'est le sacrement de Pénitence, elles retrouveront l'espérance, comme le prisonnier qui a le secret de son évasion, comme le malade qui sent renaître ses forces ; et en retrouvant l'espérance elles retrouveront le vrai sens de la vie.

ALLOCUTIONS POUR DES FUNERAILLES

II

« DÉCÉDÉ LE... »

Mes frères,

Je crois répondre à votre attente en vous adressant quelques mots qui n'ont d'autre ambition que de faire luire et resplendir en vos esprits et en vos cœurs cette *Lumière* que chante la liturgie et vers laquelle s'en est allée l'âme de notre cher défunt, sa tâche accomplie.

« *Il est décédé le...*, muni des Sacrements de l'Eglise » : ainsi était libellé l'avis de faire-part. Décédé : qu'est-ce à dire, Décéder signifie étymologiquement : « s'en aller, s'éloigner d'un lieu, se mettre en marche ». Les anciens employaient également ce mot pour désigner le jour qui finit, le soleil qui se couche : tout le monde sait qu'une journée finie sera suivie d'un lendemain, de nombreux lendemains ; et de même que les astres

Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Il est décédé, oui. C'est-à-dire : il est parti pour ce monde mystérieux, mais point du tout inconnu, où vivent les âmes.

Regardons les choses en face. Certes, la mort est une nécessité biologique pour un être qui naît, se nourrit, grandit, arrive à maturité, décline et meurt, comme tout ce qui vit en ce monde : elle est, d'ailleurs, pour l'homme une conséquence du péché originel. La mort est suivie d'une désorganisation intégrale de l'organisme promis à redevenir poussière. Cependant l'homme ne disparaît pas tout entier. Même après la transformation de la dernière cellule, après l'extinction totale de l'harmonie fonctionnelle, un principe impérissable demeure : l'âme, principe vital du corps, intelligence maintenant délivrée des liens de la chair, existe toujours ; elle a seulement cessé de se manifester dans le corps. La flamme n'est pas éteinte ; attirée par les lois du monde des esprits, elle a rejoint instantanément l'immense foyer d'Intelligence et d'Amour, Dieu, qui est Lumière infinie, Dieu qui l'avait créée à son image et pour sa gloire.

Puisqu'il est décédé, puisqu'il est parti pour retrouver son Dieu, son Père, « *ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas l'espérance* ». La mort s'illumine pour nous, chrétiens, des clartés de l' « immense aurore » du monde

éternel. Ce cercueil, si horrible pour les incroyants et symbole d'anéantissement, c'est pour nous comme un berceau d'où va s'épanouir une nouvelle vie en fleur. La chenille laisse ainsi sa misérable dépouille au bord du fossé pour s'envoler dans l'espace vers la liberté. « Nous sommes nés pour devenir des papillons angéliques » a écrit Dante. « *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs fatigues et de leurs peines ; car leurs œuvres les suivent* » a écrit S. Jean (Apoc., XIV, 13).

L'Evangile est rempli des promesses de la béatitude sans fin, de l'affirmation du Royaume des cieux qui, commencé en ce monde dans la foi et la grâce, s'épanouit au Ciel dans la vision et la possession de Dieu qui est Amour, de la réalité de la Rédemption universelle qui lave et embellit les âmes dans le Sang précieux de l'Agneau immolé pour les péchés du monde.

Lisez donc l'Evangile, car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu. « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort, disait Marthe à Jésus. Jésus lui dit : Votre frère ressuscitera. — Je sais, répondit Marthe, qu'il ressuscitera lors de la résurrection, au dernier jour. Jésus lui dit : *Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours.* Le croyez-vous, — Oui, Seigneur, lui dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir en ce monde ». Et Jésus fit sortir de son tombeau Lazare qui y était depuis quatre jours et qui « sentait déjà ». Rien n'est impossible à Dieu, le Maître du monde, Celui qui fait vivre et fait mourir.

C'est à lui, ce Dieu tout-puissant et tout-aimant que nous allons lorsque nous « décédons ». Ste Gertrude rapporte qu'en certaine fête de l'Ascension, tandis qu'elle recevait la communion, elle entendit le Sauveur lui dire : « Me voici ; je viens pour t'emmener avec moi au ciel et te présenter à mon Père. »

S. François de Sales écrit : « Nous parlons avec une propriété toute particulière de la mort des hommes en notre langage français : car nous l'appelons *trépas* et les morts *trépassés* ; signifiant que la mort n'est qu'un passage d'une vie à l'autre et que mourir n'est autre chose sinon outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortelle » *(Amour de Dieu,* IX, 13).

« L'homme sait très bien, dit le philosophe contemporain Jacques Maritain, que la mort n'est pas une fin, mais un commencement. Il sait très bien, dans les secrètes profondeurs de son être, qu'il est immortel. Le chant de la liturgie chrétienne devant le corps des défunts est significatif : la vie est *changée,* elle n'est pas *enlevée* ».

• •

Nous avons coutume de parler de nos *défunts.* Nous prions, nous faisons célébrer des messes pour nos défunts. Ce mot : défunts est, lui aussi, plein de sens.

Le défunt *(defunctus)* est celui qui s'est acquitté de ses obligations, celui qui a achevé la tâche qui lui était confiée, celui qui a terminé le combat, à son poste. C'est donc un titre d'honneur que nous accordons à ceux qui nous ont quittés pour paraître devant leur Juge. Mais ce titre est aussi un appel pressant à la prière. Car Dieu seul est juge. Nos appréciations sont de nulle valeur à ses yeux.

Le compte que tout homme doit présenter de sa vie entière, de ses actes, de ses omissions, de ses paroles, de ses désirs, de ses pensées doit être rigoureux et serait effrayant si nous ne faisions confiance à la miséricorde infinie du bon Dieu. Dieu scrute les âmes dans leurs plus intimes secrets et profondeurs. Rien ne lui échappe.

« Voici que le Seigneur est venu avec la multitude innombrable de ses Saints, pour exécuter son jugement sur tous, et convaincre les impies de toutes leurs œuvres d'impiété et de toutes les paroles criminelles qu'eux, pécheurs impies, ont proférées contre lui (Prophétie d'Enoch). Ce sont des gens qui se plaignent sans cesse de leur sort, qui vivent au gré de leurs convoitises » (Jude, I, 14-16).

La tradition de l'Eglise a vu en l'archange S. Michel le « peseur des âmes », leur chef et leur guide dans l'au-delà. Dès qu'un fidèle va mourir, s'engage un véritable débat, parfois même une lutte entre les bons anges et les mauvais, chacun s'efforçant de s'emparer du défunt. Les âmes des humains sont l'enjeu de cette lutte qui dure autant que le monde: la vie des saints, celle du S. Curé d'Ars en particulier, l'atteste.

Aussi, à la Messe des funérailles, l'Eglise supplie-t-elle le Seigneur « de ne pas livrer cette âme aux mains de l'ennemi, de ne pas l'abandonner, mais de la préserver des peines de l'enfer et de lui accorder les joies éternelles, parce qu'elle a cru et espéré en lui »... puis S. Michel : « Seigneur Jésus, Roi de gloire, préservez ces âmes de l'enfer et de l'abîme ténébreux. Que S. Michel, Chef des anges, les accompagne et les introduise dans cette Lumière sainte que vous avez promise ! »

Au terme de cette vie, son devoir accompli, qu'il commence une vie où il ne vivra que pour Dieu. *Defunctus sæculo tibi vivat !* « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi, proclamait S. Paul. La couronne de justice m'attend, celle que m'accordera le juste Juge, et non seulement à moi mais à ceux qui aiment son avènement, son jour » (II Tim., III, 7-8).

• •

Puissions-nous, par la fidélité à tous nos devoirs, grands et petits, et avec l'aide de Notre-Dame, mériter la couronne et espérer avec une ferme confiance le bonheur sans fin du Paradis. Ainsi soit-il.